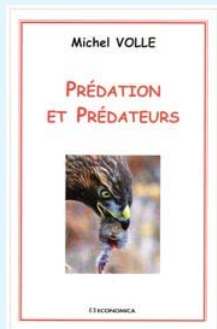


Au fondement de la crise : les failles de l'informatisation
avec Michel Volle (auteur de « Prédation et prédateurs », Ed Economica)

La conférence-débat du 23 avril 2009



Michel Volle



L'opinion défendue par le conférencier est que l'informatisation «transforme aujourd'hui l'économie et la société aussi profondément que ne le fit l'industrialisation du XVII^{ème} à au XX^{ème} siècles ». Cette rupture, mal-maîtrisée, laisse le champ libre au régime de la prédation qui ne s'inscrit pas à la marge du système mais qui lui est endogène.

De la féodalité à l'industrie

La société industrielle s'est articulée autour d'un couple nouveau : *l'homme et la machine*. Le premier apporte son contrôle sur l'outil et complète le travail pour les opérations les plus délicates à réaliser. La machine amène sa force et surtout la répétition à l'identique de certaines tâches. Cet « *alliage* » fabrique une production de masse et standardisée. Une offre qui doit nécessairement rencontrer une demande de même ampleur pour être absorbée. *L'échange équilibré* (par opposition aux rapports dominés par la contrainte) était donc une impérieuse nécessité pour boucler le système et requérait un renversement total du système féodal fondé sur le couple *prédation-charité* : « *le prélèvement violent qu'opérait la prédation était globalement compensé ... par les dons en nature et services gratuits que distribuait la charité* ».

Pour se développer, l'industrialisation a donc dû trouver un nouvel équilibre. Il s'est formalisé dans le modèle fordiste : les revenus des ouvriers (devenus des salariés) doivent être suffisants pour permettre à l'industrie d'écouler sa production.

L'économie industrielle a été l'ère la plus prospère et la plus paisible qu'ait connue l'humanité même s'il ne faut pas l'acquiescer des violences qui l'ont accompagnée (guerres, colonialisme, etc.).

La rupture de 1975

L'économie contemporaine a elle aussi connu sa révolution technologique : l'informatisation. Apparaît alors un nouvel attelage « *homme-automate* » dont les conséquences sont aussi profondes que celles de l'industrialisation : émergence d'un nouveau système technique (synergie entre la microélectronique et le logiciel) → Transformation de la structure de la fonction de production (passage à une fonction de production à coût fixe) → Changement de la nature de l'équilibre économique (généralisation de la concurrence monopolistique et du risque maximum) → Incitation à la prédation.

Statistiquement, la rupture peut se lire dans l'évolution de la répartition de la population active : de 1806 à 1975, l'emploi agricole s'effondre avec une hausse corrélative des emplois industriels et tertiaires. Une cassure très nette se produit au milieu des années 70. Le secondaire atteint son apogée en 1975 et représente alors environ 40% de la population active puis décroît très rapidement (pour descendre aujourd'hui à environ 20%) alors que le poids des services s'alourdit rapidement. L'élément déclencheur de la fracture de 1975 est le choc pétrolier (consécutif à la guerre du Kippour, octobre 1973) qui a mis en évidence la fragilité des approvisionnements énergétiques des entreprises

.../...

Au fondement de la crise : les failles de l'informatisation

qui ont alors cherché de nouvelles sources de productivité. Or des nouvelles technologies (informatique) étaient prêtes à rentrer en symbiose pour automatiser la production. Catalysée par une « catastrophe inaugurale », l'informatique a bouleversé les règles du jeu économique. D'ailleurs, aucune remontée de la part de l'emploi industriel n'est enregistrée, pas même après le contre-choc pétrolier (1978).

Omniprésence de l'informatisation

Un autre élément montre l'importance de ce changement : le pourcentage du temps de travail passé derrière un écran qui est passé de 0,4% dans les années 80 à 31,5% au début des années 2000 et qui devrait atteindre 60% dans les années 2010. Le même phénomène se rencontre dans la cellule familiale et MV illustre ses propos par une enquête de Der Spiegel (mars 2006) qui montre que l'informatisation accapare une part croissante de la vie quotidienne des adolescents allemands : les jeunes hommes de 15 ans passent plus de 4 heures par jour derrière leurs ordinateurs, c'est plus que la télévision et beaucoup plus que le sport ou la lecture.



Nouvelle fonction de production

L'informatisation (automatisation) change radicalement la forme de la fonction de coût des biens qui devient une droite. En d'autres termes, le coût marginal est nul. MV donne l'exemple d'un microprocesseur dont le coût de conception est d'environ 10 milliards de dollars mais dont le coût de fabrication est quasiment de zéro. Cette forme de la fonction de production à coût fixe s'est généralisée à l'ensemble de l'économie, « *même si le coût marginal est rarement nul, il devient négligeable* » précise-t-il.

Nouvel équilibre économique

La généralisation de la fonction de production à coût fixe amène un nouvel équilibre de marché. Les rendements d'échelle sont croissants et le système débouche mécaniquement sur une situation de « *monopole naturel* » : la totalité de la production est réalisée par la plus grande entreprise, c'est-à-dire celle dont le volume de production est le plus important (car cela permet de diluer le coût de conception sur un nombre d'unités produites plus grand) et qui dispose mécaniquement du coût moyen le plus faible. Les autres sont condamnées à disparaître. Pour assurer leur pérennité, les entreprises n'ont donc d'autres choix que de diversifier leurs productions, de segmenter leurs offres pour proposer la variété de produits que désire leur consommateur (le bien-être glisse de la quantité de produits consommés vers la qualité). En d'autres termes, chaque entreprise dispose d'un monopole envers les consommateurs qui ont choisi sa variété de produits et ne se retrouve en concurrence qu'à la frontière de la zone de chalandise (concurrence monopolistique). Ce

type de fonctionnement souligne MV « *se rapproche de la société féodale ou le seigneur régnait sur son territoire mais à la frontière duquel il était en guerre avec ses voisins.* ».

Nouveaux risques et retours vers la féodalité

Compte tenu du fait que l'essentiel du coût se situe en amont, dans la conception, le risque pris par l'entreprise est maximum. Un seul échec sur un produit peut menacer la survie même de l'entreprise. Or, par définition, la réussite ne se décrète pas, elle est aléatoire. Pour diminuer ce côté incertain, la tentation est grande de se « *garantir des débouchés* » en usant de tous les moyens, même les moins honorables : diffusion de fausses nouvelles, achat des acheteurs, corruption des juges, ... L'« ultracapitalisme » est donc intrinsèquement violent.

Prédateurs et entrepreneurs

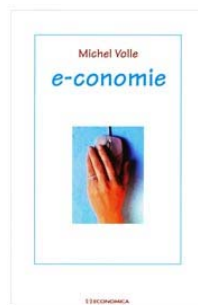
Cette nouvelle économie voit s'affronter deux types d'hommes que finalement tout oppose, le prédateur et l'entrepreneur. La logique du premier est simple : il est plus facile de prendre que d'entreprendre. Son objectif est différent aussi : pour lui le profit est une fin en soi alors que pour l'entrepreneur ce n'est qu'un moyen, notamment d'assurer la pérennité de l'entreprise mais pas seulement. Cela sert aussi à fabriquer des « choses utiles » et de « changer le monde ». De même, le prédateur s'accommode parfaitement d'un monde violent.

.../...

Au fondement de la crise : les failles de l'informatisation

Prédation : ordres de grandeurs

MV cite quelques chiffres qui sont les plus couramment admis : l'argent, volé détourné, évadé, représenterait 2 à 5% du PIB mondial (48 144 milliards de dollars en 2006). En Italie, l'activité (prêt usuraire, racket, vol, escroquerie, etc.) de la mafia représenterait 7% du PIB du pays (sans compter la drogue). En France et en Allemagne les rétrocommissions représenteraient 10% de la valeur des grands contrats à l'export. Et MV d'insister sur la complicité de certains Etats occidentaux (Luxembourg, etc.) et des grandes places financières comme la City.



L'arme favorite du prédateur : le blanchiment

La prédation a trouvé son outil : l'informatique. Un simple clic permet à des programmes sophistiqués de blanchir de l'argent en lui faisant parcourir de multiples canaux. Un voyage dont il est impossible pour un enquêteur de remonter les différentes étapes : pour blanchir de l'argent il n'est nul besoin que son origine soit acceptable «il suffit qu'il soit impossible de démontrer qu'il

est d'origine illégale ». C'est bien le blanchiment qui se trouve à l'interface entre le monde de l'échange équilibré et celui de la prédation. Celle-ci utilise les éléments les plus « moralement faibles » du monde bancaire. Mais, souligne le conférencier, la prédation n'est pas forcément illégale : rien n'empêche une société ou un individu de reprendre une société pour la démanteler puis la revendre par morceaux en empochant un profit. Il n'est pas non plus illégal de bloquer toute R&D dans une entreprise pour faire remonter immédiatement ses résultats comptables quitte à sacrifier son avenir.

Une crise peut en cacher une autre

Derrière la crise financière se cache plus fondamentalement celle de l'inéquation à l'économie informatisée. D'ailleurs, MV affirme que « la crise financière peut s'analyser » à travers une informatisation mal-maitrisée. L'interface entre l'automate et l'homme est mal pris en compte et est source d'inefficacité massive alors qu'elle est un élément clé de la compétitivité. Il manque une « doctrine d'emploi » de l'informatique. Une doctrine qui avant d'être théorisée doit être examinée à travers le prisme des monographies : comprendre les entreprises performantes, les meilleures, et s'en inspirer.

Deux chemins possibles

Affaiblissement de l'Etat et des institutions représentatives, conquête et contrôle de nouveaux fiefs (dans l'espace des marchés) par des seigneurs qui redistribuent *via* leurs

fondations leurs excès de richesse représentent un avenir possible car rien ne garantit la société contre le règne de la prédation. MV montre que par le passé, la société a toujours d'abord choisi la voie de la prédation, de la destruction avant de revenir sur un chemin plus paisible. Entre les deux, la transition peut être plus ou moins longue... □

(temps forts du débat mis en forme par Alexandre Mirlicourtois, directeur de Xerfi-Previsis)

Michel Volle est ingénieur, statisticien, économiste et a été consultant et chef d'entreprise. Diplômé de Polytechnique et de l'ENSAE, Michel Volle a réalisé sa thèse sur l'histoire de la statistique industrielle. Sa carrière s'est d'abord effectuée au Ministère de l'Industrie puis à l'INSEE jusqu'en 1982, date à laquelle il a pris la fonction de conseiller technique au cabinet d'Anicet le Pors alors Ministre de la Fonction publique. Il devient ensuite chef de missions d'études économiques au Centre National d'Etudes des Télécommunications (CNET). En 1989, sa carrière bascule du côté de l'entreprise comme fondateur et président de plusieurs sociétés spécialisées dans la direction de projets en systèmes d'informations électroniques. Il devient également à la même époque consultant auprès de France Telecom et d'Air France. Sa carrière est jalonnée d'ouvrages (*Economie des nouvelles technologies ; e-économie, etc.*) dont les derniers « *De l'informatique – Savoir vivre avec l'automate* » (2006) et « *Prédation et Prédateurs* » (2008) ont été édités récemment.